

Anne Meunier

À propos du film d'Antonio Fischetti *Je ne veux plus y aller maman* *

Menacée, caricaturée, dénigrée, expulsée de lieux de soins, voire interdite, la psychanalyse n'a pas disparu, en témoigne le film que nous propose Antonio Fischetti, réalisateur et journaliste à *Charlie Hebdo*.

Je ne veux plus y aller maman est dédié à ses camarades assassinés lors de l'attentat terroriste. Car l'horreur est advenue au matin du 7 janvier 2015, l'impensable tuerie au nom d'une religion avec ses martyrs sans crainte ni pitié. Ces formes actuelles de la cruauté humaine, meurtriers passages à l'acte, sont au joint de la religion, de la pulsion de mort et du capitalisme, ainsi que le notait Albert Nguyén à propos de « Notre époque épique ¹ ».

Des entretiens du cinéaste avec Elsa Cayat ², psychanalyste, à propos des « enjeux cachés de la sexualité masculine », ont été publiés sous le titre *Le Désir et la putain*. Outre les *rushes* de leurs échanges d'alors, le questionnement et l'introspection du journaliste, ses recherches *via* les concepts analytiques sur la sexualité et la religion se poursuivent dans ce film autobiographique.

On l'y voit de nouveau faire confiance à la psychanalyse, en la personne de Gérard Bonnet, connu en particulier pour ses travaux sur la perversion. Puis en instaurant un lien avec celui qui assure désormais la chronique « Divan » de *Charlie Hebdo* : Yann Diener ³. Dans leurs échanges, il

* ↑ Film projeté en présence du réalisateur Antonio Fischetti, au cinéma Le Méliès à Grenoble, le 14 novembre 2025, à l'initiative de S. Prasse et G. Gancet, du Pôle 15, Dire d'Alpes en Rhône, dans le cadre des Journées nationales 2025 de l'EPFCL, « L'aventure psychanalytique et sa logique ». Débat animé par Anne Meunier et Jean Serroy, critique de cinéma.

1. ↑ A. Nguyén, *Quand seuls restent les mots*, Paris, Stilus, 2017, p. 4-62.

2. ↑ E. Cayat, *Noël, ça fait chier !, Sur le divan de Charlie Hebdo*, Paris, Les Echappés Charlie Hebdo, 2015.

3. ↑ Y. Diener, *La Mâchoire de Freud*, Paris, L'Harmattan, 2024.

est question de la vie, de l'existence, de la mort, des attentats terroristes, de souvenirs d'enfance.

Par hasard, par accident, parce qu'il était présent à l'enterrement de sa tante ce matin de janvier, événement de la vie familiale, un décès a fait d'Antonio Fischetti un survivant. Et il s'est vu dans l'obligation d'assumer cette vie épargnée, écornée, alors que ses amis l'ont perdue pour avoir usé de « la liberté d'expression ». Il doit assumer cette existence, la présence de la mort dans la vie. Et pas seulement celle annoncée d'une vieille dame.

La mort, l'impossible à dire, impossible à écrire, l'inatteignable lui sert visiblement de boussole. Tournant autour, le cinéaste a choisi de sillonnner la ville, de foncer à moto dans Paris déserté pour ne pas poursuivre une quête désespérée et désespérante du sens qu'il n'y a pas, à moins de le trouver, ce sens, dans celui que les religions proposent.

Qu'est-ce qui va pousser un sujet du côté de la vie, du côté du désir ? Le réalisateur, après le choc de la perte de ses collègues et amis, cherche à le savoir, à savoir. L'effet du traumatisme en sera-t-il atténué ? Ce faisant, il fait preuve de courage, il se risque à découvrir qu'il n'y a pas de garantie, que l'intranquillité, c'est la vie.

Nous voyons dans ce film les effets de l'instauration du lien avec un collègue du journal, analyste, autrement dit d'un transfert, selon des modalités éloignées du dispositif classique. Le transfert ne se limite pas au sentiment amoureux, amical, aux sentiments, quels qu'ils soient. Il obéit à une logique, dont l'analyste est le garant, ayant lui-même expérimenté que « derrière l'amour de transfert, il y a le lien du désir de l'analyste au désir de l'analysant⁴ ». Le psychanalyste mise sur la supposition que celui qui parle en dit plus qu'il ne croit, en sait plus qu'il ne dit. Sa parole vise quelque chose qu'il ignore. Ceux de ce film s'abstiennent de répondre directement à la demande, par des conseils, des suggestions, des gestes ou des paroles de réconfort. Ils ne donnent pas d'explications psychologisantes, ils pointent les équivoques, ponctuent. Et ils sont dans l'époque.

Si toutes les questions qui tourmentent le réalisateur convoquent le collectif, elles concernent aussi chacun de nous. Véritable aventure, l'expérience de l'analyse, que le cinéaste dira ne pas avoir, met au jour la singularité, d'où le style propre de chacun, analyste et analysant.

Le style du montage de ce film ? Une forme d'écriture, un peu beaucoup brouillonne, suite d'associations pas si libres que ça. Se mélangent

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 229.

le passé et le présent, l'intérieur et l'extérieur. Se nouent les souvenirs personnels, ceux de la lecture en douce des numéros de *Charlie*, ceux des statuettes de la Vierge, objets de la dévotion maternelle, les images des lieux, des visages et des échanges au journal, les événements marquants ravivés par des photos de famille. Image photographique, invisible, dont la caméra ne montre que le recto blanc ou portrait manquant d'Elsa Cayat sur une fresque.

Antonio Fischetti a fabriqué pour lui-même et pour les spectateurs affectés par ces événements de nouvelles images, en tournant aux sens propre et figuré à partir de ce qu'il a manqué, de ce qui manque. Il témoigne ainsi, au-delà de l'épreuve, de ce qu'il y a d'indestructible dans le désir, désir ici de recoller les morceaux. Il donne à voir sans pathos, mais pas sans affect et avec humour, sa tentative pour remettre en place le désir d'où ces événements effroyables l'avaient chassé.

Si la vie pas plus que la mort ne se décident, les actes ne sont pas sans conséquences. Si la vie a un sens, elle a le sens du risque. « C'est le sens du risque que tout sujet prend à la vivre au risque parfois de la perdre, au risque en tout cas de savoir jusqu'où va son courage, ou sa lâcheté⁵. » Sens du risque des journalistes et dessinateurs de *Charlie Hebdo*, que par la puissance des images de son film le réalisateur a trouvé « comment dire ».

Sous cet énigmatique titre d'une chanson enfantine, *Je ne veux plus y aller maman*, Antonio Fischetti a créé des images en archipel, témoignage d'un après le 7 janvier 2015. Pourrait-il dire avec René Char : « Vivre c'est s'obstiner àachever un souvenir⁶ » ?

5. ↑ A. Nguyen, *Quand seuls restent les mots*, op. cit., p. 237.

6. ↑ R. Char, « Les compagnons dans le jardin », dans *Poèmes en archipel, Anthologie de textes*, Paris, Gallimard, 1962, p. 84, cité par A. Nguyen, *Quand seuls restent les mots*, op. cit., p. 234.